



D'UN geste brusque, Abdoulaye Ndiaye chasse les mouches qui agacent ses yeux vides. Puis sa main alourdie par l'œdème s'élève jusqu'à son front. De son crâne de vieil ébène bosselé, il va extraire peu à peu des souvenirs de vétéran de guerre. Celle de « quato'ze-dix-huit », « la guerre des Français ».

Parsemant la musique saccadée du wolof, des mots familiers mais anachroniques surgissent, au fil des heures, de sa bouche édentée : « La Somme », « tranchées », « matricule 14576 », « Saint-Raphaël », « Dardanelles ». Au bout de la piste sablonneuse, dans ce misérable village sénégalais de Thiowor flétri par la sécheresse sahélienne, à des années-lumière de Verdun, Abdoulaye Ndiaye fouille au plus profond de sa mémoire de centenaire. Dans son boubou ra-

pédition des Dardanelles et se souvient que le général avait choisi un vendredi, jour de repos des musulmans, pour « chasser l'ennemi des montagnes », mais que, lui-même musulman, il n'avait « pas choisi » de se battre contre d'autres musulmans. Il se revoit pleurant avec ses camarades, « chacun psalmodiant dans sa langue maternelle, parce qu'on avait perdu beaucoup de copains ». Dans un brouillard, il revoit Istanbul, « ville déserte », où l'on ne rencontrait « que des moutons et des chiens errants ».

APRÈS les Dardanelles, ce fut la Somme en 1916, et une nouvelle blessure, une balle extraite de la tête, un souvenir fugace de teinture d'iode, quatre mois d'hôpital, et puis encore Verdun, juste avant l'armistice du 11 novembre 1918, et le triomphe. Juste avant le embarquement à Marseille, où « on nous portait en triomphe en criant : "Voi-

Le dernier de la « Force noire »

Dans un village du Sénégal, notre envoyé spécial avait rencontré Abdoulaye Ndiaye, cent quatre ans, dernier survivant du bataillon des tirailleurs sénégalais, qui se distinguèrent, par leur courage, dans les tranchées de « quato'ze-dix-huit ». Le vieil homme est mort mardi 10 novembre, à la veille de recevoir la Légion d'honneur

pièce, coiffé d'une petite chéchia blanchâtre en coton mité, il fait face au cercle des villageois et à une nuée d'enfants interloqués devant le Blanc venu de Paris juste pour parler à leur « vieux » d'une guerre dont ils ignorent jusqu'à l'existence.

Par sèves entrecoupées de signes de lassitude et de moments d'égarément qui font s'esclaffer l'assistance, il redonne vie aux souvenirs dramatiques que sa fiche militaire, établie à Saint-Louis du Sénégal et retrouvée au service des pensions de Pau (Pyrénées-Atlantiques), confirme en termes administratifs : « Blessé en août 1914 en Belgique par balle. Passé au 7^e RTS [régiment de tirailleurs sénégalais] le 8 mai 1916. Blessé le 1^{er} juillet 1916 devant Asservilliers (Somme). Deux fois blessé : a droit à la qualité de combattant ».

Le doute n'est alors plus possible : le très grand vieillard à barbe, à demi allongé à même les racines d'un acacia, dans la touffeur de l'octobre tropical, est bien l'un des 180 000 Africains (sur un total de 600 000 « coloniaux ») enrôlés par la France en 14-18 sans doute le dernier survivant de la fameuse « Force noire à consommer avant l'hiver » du général Mangin. Un miraculé dans un pays où l'espérance de vie des hommes plafonne à quarante-huit ans.

Abdoulaye Ndiaye affiche cent quatre ans sur ses papiers militaires et prétend en avoir cent neuf. Mais qu'importent les aléas de l'état civil africain : il avait une vingtaine d'années lorsqu'un événement venu d'une autre planète a bouleversé sa vie, le transportant durant quatre longues années au cœur de la première grande boucherie franco-allemande de ce siècle.

La guerre n'aura été finalement qu'une hallucinante parenthèse dans sa vie : né pauvre à Thiowor, il y a vécu pauvre pendant un siècle dans une case en terre battue, entre le champ de mil et l'arbre à palabres, survivant d'une horreur ignorée de sa famille et de ses voisins, seul avec ses souvenirs d'une guerre incompréhensible. Aujourd'hui, Cheikh Diop, vingt-huit ans, l'un de ses petits-fils, instituteur à Dakar, est le premier confident du vieillard, l'une des très rares personnes nées à Thiowor à être suffisamment instruite pour pouvoir saisir le sens de son étonnant destin.

« Mame [grand-père], tu avais déjà vu des Blancs avant de partir à la guerre de 14 ? », hurle Cheikh Diop dans l'oreille de son aïeul en saisissant sa tête à deux mains pour vaincre sa surdité. Oui, dans les années 1900, Abdoulaye

Ndiaye a croisé des Blancs, des négociants bordelais venus lui acheter de l'arachide. Mais la première idée qui lui vient à propos des Français est qu'« ils voulaient interdire l'esclavage » et menaient bataille « contre les Maures qui vendaient pour 20 centimes des Bambaras ou des Wolofs de la génération de [son] père ».

Un jour, les mêmes Français ont exigé des chefs de village qu'ils fournissent chacun leur contingent d'hommes pour une guerre lointaine. La France coloniale avait apporté aux Africains les lumières de la civilisation et prétendait solder cette dette en prélevant l'impôt du sang. « L'un de mes cousins s'est enfui pour échapper à l'enrôlement forcé », se souvient M. Ndiaye. En représailles, les Français ont pris en otage mon oncle et l'ont jeté en prison. » Or le jeune Abdoulaye devait une soumission totale à cet oncle paternel, issu d'une caste noble. « Pour lui faire honneur, j'ai pris la place de son fils, et il a été libéré, explique-t-il. C'était mon devoir, et je l'ai accompli. »

Une dizaine d'hommes de Thiowor sont ainsi sélectionnés après une visite médicale à Louga, la ville voisine, puis « habillés en soldats », transportés jusqu'à Dakar, où ils sont embarqués vers Kenitra. Trois d'entre eux ne reviendront pas. Au Maroc, ils participent aux opérations de « pacification » de ce tout nouveau protectorat, puis traversent la Méditerranée.

A Marseille, on leur apprend des rudiments de français, le minimum pour pouvoir obéir aux ordres, mais aussi pour pouvoir communiquer entre tirailleurs, car « nous parlions tous des langues différentes ». Les Français accueillent plutôt favorablement ces hommes à la peau noire qu'ils découvrent : « Les Blancs prenaient nos mains et frottaient, croyant enlever la terre. Ils nous demandaient : "C'est le soleil ou c'est le Bon Dieu ?" »

Très vite, un train emmène Abdoulaye Ndiaye vers le front, dans le Nord. « Jamais je n'avais pensé que de telles atrocités pouvaient se passer. Dans mon imagination d'humain, ce n'était pas possible, dit-il simplement. Ce n'était pas dans mon habitude de voir des cadavres. Le premier que j'ai vu, c'était une maman morte avec son enfant. »

Des Allemands, il pense seulement qu'ils sont « sokhors » [méchants, en wolof], que, « si tu restes une seconde sans faire attention, ils

est convaincu que « la guerre de 14 est partie prenante de l'histoire de l'Afrique, à cause du nombre de tirailleurs envoyés », il constate que son grand-père n'en a retenu que l'expérience personnelle : « Il a montré qu'il était un homme courageux, valeureux. »

De fait, plus de quatre-vingts ans après, le vieil Abdoulaye aime à rappeler qu'il était à l'époque « une force de la nature » et prétend qu'il n'a « jamais eu peur ». Allongé dans un hamac, devant les

« Les Blancs prenaient nos mains et frottaient, croyant enlever la terre. Ils nous demandaient : "C'est le soleil ou c'est le Bon Dieu" ? »

te tuent ». Pourquoi se bat-il contre eux ? L'étonnante réponse ne tarde pas : « Pour faire mon devoir, pour honorer mon oncle. » « Je me battais contre les Allemands, s'étonne-t-il seulement, mais je ne connaissais pas leur nom, je ne pouvais pas les identifier. »

SON petit-fils, Cheikh Diop, pense que cette effroyable expérience a en réalité eu d'énormes conséquences historiques : « Avant 1914, les Africains percevaient les Blancs comme des surhommes, toujours victorieux, et les redoutaient. Sur les champs de bataille, ils ont partagé les repas, ils les ont vus avoir peur, pleurer et appeler leur mère avant de mourir. Ils ont pris conscience qu'il s'agissait d'hommes comme les autres. Ils ont compris qu'ils étaient les égaux des Blancs. Ceux qui sont revenus avaient changé de mentalité ; certains se sont lancés dans la lutte pour l'émancipation, contre la colonisation. Cette réaction s'est amplifiée encore chez les tirailleurs de 39-45. »

Cheikh Diop considère la France comme « une seconde patrie ». S'il

d'une balle au nez, alors qu'il construisait une meurtrière. « Quand il était parti du village, sa femme lui avait préparé un cous-cous à l'arachide et s'est jetée au sol. Elle ne supportait pas son départ. Peut-être avait-elle pressenti son destin. »

EN TRE deux récits dramatiques, Abdoulaye Ndiaye reprend son souffle. A midi, il boit une gorgée de lait caillé, plonge la main dans le thiebou djen, un plat de riz garni au centre de miettes de poisson que l'une de ses belles-filles ne manque jamais de lui apporter sous son arbre. Puis il évoque ses aventures galantes dans la France de 14-18, les femmes françaises qui lui ont proposé le mariage. « Nous portions une chéchia rouge et un uniforme kaki. Les femmes trouvaient ça joli ; elles nous arrêtaient. » « Mademoiselle, une Blanche très belle, m'a dit : "Abdoulaye, quand tu iras au front, ramène-moi une balle allemande." Je l'ai fait. » Il se souvient du goût du poulet qu'il avait fait paryenir, mais surtout de sa proposition de « casser coco » avec elle. Il dit avoir refusé cette invitation : « L'adultère » parce que les « gri-gri » qu'il portait autour de la taille et du cou pour se protéger en auraient « perdu leur pouvoir ». « Elle m'a répondu : "Tu es fou". » « Les Allemands arrachaient les gri-gri sur les cadavres des tirailleurs, ajoute-t-il. Ils pensaient ainsi s'approprier les secrets de leur courage et de leur férocité. »

Souffrant du froid parfois jusqu'à en mourir, les tirailleurs ont fini par être retirés du front pendant chaque hiver, pour être parqués dans des campements à Saint-Raphaël et y suivre un entraînement. « Là-bas, on voyait le soleil en plein jour, s'émerveille encore M. Ndiaye. Je pensais alors à mon village. »

De la guerre mondiale, il a tout vu, tout. En 1915, il était de l'ex-

là les bons Sénégalais ! ». Mais les promesses de solde exceptionnelle, faites sous le feu, n'ont jamais été tenues.

Aucune fête n'a célébré son retour au village. « On m'a seulement dit de retourner au champ. Ça n'a pas été un événement particulier. La guerre n'intéressait personne. » Quand on lui demandait ce qu'il avait fait pendant sa longue absence, il répondait : « Je suis parti faire la guerre en brousse. Si je voyais quelqu'un, je devais le tuer. »

Trente années durant, l'ancien combattant n'a pas touché un centime de compensation. Il s'est marié, a eu au total cinq femmes et trois enfants. Il n'a appris qu'en 1949, par les tirailleurs de 39-45 de retour de France, qu'il avait droit à deux pensions, l'une d'invalidité, l'autre d'ancien combattant. Pour solde de tout compte, il perçoit aujourd'hui l'équivalent de 340,21 francs français par mois, beaucoup moins que ses homologues de nationalité française, en vertu du principe inique de « cristallisation », qui a fixé le montant des pensions versées aux Africains à la date des indépendances. Ironique, l'administration lui a fourni une carte de réduction pour la... SNCF.

Au ministère des anciens combattants, on justifie la modicité des pensions par le refus de « subventionner les villages africains » et le risque d'y « générer des trafics ». La pension d'Abdoulaye Ndiaye faisait effectivement vivre la trentaine de personnes de sa famille, mais lui était seul dans une case minuscule faite de banco et de tôle, dans l'indifférence générale. La lampe-tempête qui se balançait au-dessus d'un lit bancal et un transistor enveloppé dans une grosse toile semblaient constituer ses seuls trésors.

Le village de Thiowor ne possède pas l'électricité et dispose seulement de quatre points d'eau pour 1 500 habitants. « Sur le plan sanitaire, c'est Dieu qui s'occupe de grand-père », constatait Cheikh Diop, son petit-fils, qui rêve de Paris mais n'est « pas sûr d'obtenir un visa pour la France ». Comme tous les survivants étrangers de la guerre de 14, Abdoulaye Ndiaye devait, à la demande de Jacques Chirac, recevoir la Légion d'honneur à l'occasion du 11 novembre, dans son village, des mains de l'ambassadeur de France. Le dernier des tirailleurs sénégalais est mort à la veille de ce grand jour en choisissant son boubou pour la cérémonie.

Philippe Bernard